

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT

C.N.T. SYNDICALISTE A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

2 NOVEMBRE 1967
NUMERO 478
0,60 F. LE NUMERO
39^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LA PAIX L'ANARCHISME

Le terme si souvent employé : « l'humanité navigue sur un volcan » pourrait, une fois de plus servir de titre à tous les éditorialistes préoccupés par le problème de la guerre au Vietnam et au Moyen-Orient.

En effet l'aide militaire qu'apportent des pays comme les USA ou l'URSS aux régions du monde les plus menacées par la folie guerrière n'est pas faite pour rassurer les peuples sur le sort qui leur est réservé. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre l'homme de la rue s'exprimer en ces termes : « Ils finiront bien par nous « foutre » une guerre mondiale ». Ils... C'est le gouvernement américain pour les sympathisants du bolchevisme; c'est le bloc de l'Est pour ceux qui ont conservé de l'Amérique la vieille image de la liberté.

Pour nous ils... ce sont tous les exploités du monde entier; tous ceux qui sont prêts à n'importe quoi pour assouvir leur soif de lucre et de domination. (Soyez-vous les paroles de Franco les mains rouges : « Je suis prêt à tuer la moitié des espagnols pour obtenir la victoire »)... Et Thiers, au lendemain de la Semaine sanglante de 1871 pouvait se vanter d'avoir fait 20.000 victimes dans les rangs parisiens.

Mais il ne suffit pas de souligner le crime de lèse-humanité, il faut aussi et surtout le prévenir et l'éviter. Autrement dit la paix ne peut être effective et durable que si les ferments de guerre et de perturbation sociale sont préalablement éliminés.

Dans ce domaine, nous n'inventerions rien en 1966 le Comité Confédéral de la C. G. T., conscient qu'il appartenait à la classe ouvrière de déjouer le plan d'assassinat collectif qui se préparait, lança un manifeste avec un titre on ne peut plus éloquent : « Guerre à la guerre ».

Griffuelhes, de son côté fit de nombreuses interventions et se déplaça même en Allemagne afin de préparer des démonstrations simultanées contre la guerre. C'était là la concrétisation d'un principe de base de la Première Internationale; il fallait à tout prix, tout mettre en œuvre pour prévenir la guerre.

Mais où en sommes nous soixante ans après ?... Eh! bien, là comme pour le reste, c'est selon que l'on est intoxiqué par une propagande ou par l'autre. Mais laissons la parole à François Billoux, du PCF, qui pense avoir trouvé la solution au problème de la Paix.

« En tenant compte du rôle qu'elle joue en Europe et du rôle que l'Europe joue dans le monde la classe ouvrière des pays capitalistes d'Europe a donc une grande responsabilité dans le maintien de la paix mondiale. »

Ainsi donc, c'est à la classe ouvrière et à elle seule qu'il appartient d'agir et nous comprenons, dans ce cas, qu'ont à y faire les politiciens et autres candi-

datés au pouvoir. Mais nous voudrions poser une question à F. Billoux : « Pourquoi faut-il que ce soit uniquement la classe ouvrière des pays capitalistes d'Europe ? C'est là, à notre avis faire une ségrégation aussi stupide et aussi néfaste que la ségrégation des gens de couleur. Nous considérons que le problème de la paix concerne les travailleurs du monde entier, y compris ceux de la Chine et de l'URSS, sans exclure les américains et les allemands; enfin tous. Citons la réponse de Griffuelhes au « Mouvement Socialiste » sur l'idée de patrie et la classe ouvrière.

« Le prolétaire est attaché au milieu où il est né, où il a grandi, mais il ne peut l'être que par le souvenir. Dès qu'il a l'âge d'homme il est souvent contraint de s'éloigner, allant à la recherche d'un travail qui le fera vivre... Le lieu où l'ouvrier travaille, là est sa patrie ! A-t-il, dans sa course vagabonde et incertaine, traversé une frontière ? Qu'importe ! Il a quitté un lieu inhospitalier pour aller dans l'inconnu, jusqu'au moment où il a trouvé à vendre son travail. »

De plus, quand il s'agit d'éviter

une guerre généralisée au Moyen-Orient, nous pensons que les premiers travailleurs qui doivent prendre leurs responsabilités, après les arabes et les israéliens, ce sont précisément les américains et les russes, eux qui sont gouvernés par des hommes décidés à remettre le feu aux poudres.

Bien sûr, la chose n'est pas facile, car là comme ailleurs, l'Etat entend maintenir son hégémonie par la force, la violence et l'écrasement qui ne se plie pas aux « ordonnances »... Il en serait certainement autrement dans une « communauté socialiste » mais quand la classe ouvrière ibérique veut l'instaurer dans son pays, en 36, nous n'avons pas oublié quel fut le comportement des partis de « gauche » sur le plan national et international et le rôle joué par la Russie de Staline ou la France de Blum ou Daladier.

Quoi qu'il en soit, la classe ouvrière ne peut négliger le grave problème de la Paix dans le monde, c'est un intérêt commun à tous les travailleurs et c'est le syndicalisme authentique qui peut seul, faire que chaque exploité en prenne conscience.

L'anarchisme suscite, depuis peu, un renouveau d'intérêt. Des ouvrages, des monographies, des anthologies lui sont consacrés. Il n'est pas certain que cet effort littéraire soit toujours vraiment efficace. Les traits de l'anarchisme sont difficiles à cerner. Ses maîtres n'ont presque jamais condensé leur pensée en des traités systématiques. Quand, à l'occasion, ils en ont fait l'essai, ce n'a été qu'en de minces brochures de propagande et de vulgarisation, où n'en affleurent que des bribes. De plus, il existe bien de sortes d'anarchismes. Et nombre de variations dans la pensée de chacun des plus grands libertaires.

Le refus de l'autorité, l'accent mis sur la priorité du jugement individuel, incitent particulièrement les libertaires « à faire profession d'antidogmatisme ». « Ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle religion », écrit Proudhon à Marx; cette religion fut-elle la religion de la logique, la religion de la raison...? Aussi les vues des libertaires sont-elles plus diverses, plus fluides, plus malaisées à appréhender que celles des socialistes « autoritaires », dont les Eglises rivalisent, au moins, d'imposer à leurs zélés disciples.

Dans une lettre écrite au directeur de la Conciergerie, peu avant d'être

envoyé à la guillotine, le terroriste Emile Henry expliquait : « Gardez-vous de croire que l'anarchie est un dogme, une doctrine inattaquable, indiscutable, vénérée par ses adeptes à l'égal du Coran par les musulmans. Non; la liberté absolue que nous revendiquons développe sans cesse nos idées, les élève vers des horizons nouveaux (au gré des cerveaux des divers individus), et les rejette hors des cadres étroits de toute réglementation et de toute codification. Nous ne sommes pas des « croyants ». Et le condamné à mort de rejeter l'« aveugle foi » des marxistes français de son temps, « qui croient en une chose, parce que Guesde a dit qu'il fallait y croire et qui ont un catéchisme dont ce serait sacrilège de discuter les paragraphes ».

En fait, malgré la variété et la richesse de la pensée anarchiste, malgré ses contradictions, malgré ses disputes doctrinales qui tournent d'ailleurs, trop souvent, autour de faux problèmes, nous avons affaire à un ensemble de conceptions assez homogènes. Sans doute existe-t-il, au moins à première vue, des divergences importantes entre l'individualisme anarchiste de Stirner (1806-1856) et l'anarchisme stalinien. Mais, si l'on va au fond des choses, les partisans de la

liberté totale et ceux de l'organisation sociale sont moins éloignés les uns des autres qu'ils se l'imagent, et qu'on le peut croire à première vue. L'anarchiste socialiste est aussi un individualiste. L'anarchiste individualiste pourrait bien être un socialiste qui n'ose pas dire son nom. La relative unité de l'anarchisme socialiste provient du fait qu'il a été élaboré, à peu près à la même époque, par deux maîtres, dont l'un a été le disciple et le continuateur de l'autre : à savoir le Français Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) et l'exilé russe Michel Bakounine (1814-1876). Bakounine a défini l'anarchisme : « Le proudhonisme largement développé et poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences. » Cet anarchisme se déclare collectiviste.

Mais ses épigones rejettent l'épithète et se proclament communistes (« communistes libertaires » s'entend). L'un d'eux, Pierre Kropotkine (1842-1921), un autre exilé russe, infléchit la doctrine vers un utopisme et un optimisme dont le « scientisme » dissimule mal les faiblesses. Quant à l'italien Errico Malatesta (1853-1932), il oriente vers un activisme téméraire parfois puéril, tout en enrichissant de polémiques intransigeantes, et souvent lucides. Plus tard,

l'expérience de la Révolution russe a produit un des ouvrages les plus remarquables de l'anarchisme, celui de Voline (1882-1945).

Le terrorisme anarchiste de la fin de siècle dernier présente des aspects dramatiques et anecdotiques, une odeur de sang, qui flattent les goûts du grand public. Mais, s'il a été, en son temps, une école d'énergie individuelle et de courage, qui appelle le respect, s'il a eu le mérite d'attirer l'attention de l'opinion sur l'injustice sociale, il apparaît aujourd'hui comme une déviation épisodique et stérilisante de l'anarchisme. Il fait figure de vieilleries. Avoir l'œil fixé, comme le suggère la couverture d'une publication récente sur la « morale » de Ravachol conduirait à ignorer, ou à sous-estimer, les traits fondamentaux d'une conception de réorganisation sociale qui, loin d'être destructive, comme ses adversaires le prétendent, apparaît, à l'examen, hautement constructive. C'est sur cet anarchisme-là que l'on prend la liberté de diriger l'attention du lecteur. De quel droit et au nom de quel critère ? Tout simplement parce que les matériaux dont il s'agit ne sont pas sclérosés, mais vivants. Parce que jamais, actuels, si les défis tactiques lancés à la société, les charges d'explosifs appartenant à un âge antédiluvien et ne font plus trembler, en revanche, les anticipations libertaires appellent la réflexion. On s'aperçoit qu'elles répondent, dans une assez large mesure, aux besoins de notre temps, qu'elles peuvent contribuer à l'édification de notre futur.

A l'inverse de ses devanciers, le petit travail que voici n'a voulu être ni une histoire ni une bibliographie de l'anarchisme. Les érudits, qui lui ont consacré leurs travaux, ont été préoccupés de n'omettre aucun nom dans leurs fichiers. Atirés par des réssemblances superficielles, ils ont cru lui découvrir de multiples précurseurs. Ils ont accordé à peu près la même importance à des génies et à des sous-génies. Ils ont raconté, avec un luxe de détails parfois superflus, des vies, plutôt qu'ils n'ont réellement approfondi des idées. Le résultat est que leurs savantes compilations procurent au lecteur une impression d'éparpillement, de relative incohérence, et qu'au bout du compte il en est encore à se demander ce qu'est réellement l'anarchisme.

La méthode que l'on a essayé d'adopter est différente. La biographie des maîtres de la pensée libertaire est ici supposée connue. Au surplus, elle éclaire parfois beaucoup moins notre sujet que certains récits n'ont pas été uniformément anarchistes tout au long de leur existence, et leurs œuvres complètes recèlent d'assez nombreuses pages qui n'ont guère de rapport avec l'anarchisme.

Ainsi Proudhon a-t-il, dans la seconde partie de sa carrière, donné à sa pensée un tour plus conservateur. Sa prolifique et monumentale *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* (1858) est surtout consacrée au problème religieux et la conclusion en est fort libertaire, puisque, en dépit d'un anticléricalisme endiablé, il accepte finalement toutes les catégories du catholicisme, sauf à les interpréter, proclame qu'il y aurait un réel avantage, pour l'instruction et la moralisation du peuple, à conserver la symbolique chrétienne, et se montre disposé, au moment de poser la plume, à faire oraison. Par égard pour sa mémoire, on ne mentionne qu'en passant son salut à la guerre. Ses diatribes contre la femme ou ses accès de racisme.

Chez Bakounine, le phénomène est inverse. C'est la première partie de sa carrière agitée de conspirateur révolutionnaire qui est sans rapport avec l'anarchisme. Il n'embrasse les idées libertaires qu'à partir de 1864, après l'échec de l'insurrection polonoise, à laquelle il a participé. Ses écrits d'avant cette date n'ont guère leur place dans une anthologie anarchiste.

Quant à Kropotkine, la partie purement scientifique de son œuvre, qui vaut d'être aujourd'hui célébré en U. R. S. S. comme un *brillant porte-drapeau de la géographie nationale*, est étrangère à l'anarchisme, tout comme d'ailleurs, sur un autre plan, sa prise de position belléciste au cours de la Grande Guerre.

Daniel GUERIN

RENCONTRE ANARCHISTE le 12 novembre 1967 à Blois

De nombreux militants anarchistes se sont rencontrés le 12 octobre 1967 et se sont mis d'accord sur des points essentiels en vue d'un regroupement. Une deuxième réunion de travail a lieu à Blois le 12 novembre 1967 à 9 h. du matin pour y prendre part et recevoir toute documentation sur ce qui a été fait, comme sur ce qui est en projet.

S'adresser à Senez André, 72 - La Chappelle-Gauguin, (Sarthe).

DANS QUEL BUT ET COMMENT J'AI FONDE LA « RUCHE »

Depuis quelque vingt-cinq ans, je fais des conférences tendant à propager les convictions qui m'aiment et les sentiments qui me sont chers. Favorisé par les circonstances, j'ai eu la bonne fortune d'acquiescer peu à peu une certaine notoriété. Je me suis fait pour ainsi dire une clientèle nombreuse d'auditeurs dans la plupart des villes que je visite périodiquement, et il n'est pas rare que, si vastes soient-elles, les salles dans lesquelles je convie le public à venir m'entendre soient encore insuffisantes.

A la porte je préleve un droit d'entrée. Mes frais (voyage, salle, publicité, etc.) payés, il me reste un bénéfice appréciable, et ces bénéfices additionnés représentent, chaque année, une somme assez ronde.

Je me suis tout naturellement demandé ce qu'il convenait de faire de cet argent que me procurait ma propagande.

J'aurais pu, le considérant comme très honorablement gagné, le garder par devers moi. C'est une erreur grossière et une injustice que de refuser à l'orateur le droit de vivre de ses discours; le conférencier a le droit de vivre de la tâche qu'il accomplit tous ceux qui travaillent; professeurs, des enseignements qu'ils donnent; journalistes, des articles qu'ils écrivent; médecins, des maladies qu'ils soignent; avocats, des causes qu'ils plaident; ouvriers, du travail qu'ils exécutent.

J'aurais donc pu, sans scrupule et en toute équité, garder pour moi les ressources que me procurait mes conférences.

Mais, constamment préoccupé de la besogne à faire par les militants auprès de la foule ignorante de notre

« LA RUCHE »

Une Œuvre de Solidarité -- Un essai d'Education

le tout alimenté par la contribution, commune sa quote-part de satisfactions.

Les grands versant dans le groupe familial ainsi constitué le produit de leur fruit de leur expérience, l'affection de leur cœur et la noblesse de leur exemple; les petits y versant à leur tour le faible appoint de leurs bras encore délicats, la grâce de leur sourire, la pureté de leurs yeux clairs et doux, la tendresse de leurs baisers.

Les grands redevenant jeunes au contact des enfantillages et des naïvetés des petits, et les petits se faisant à leur tour de plus en plus sérieux et raisonnables au contact des gravités et des gestes laborieux et sensés des grands.

Entrevue de la sorte, l'œuvre unique répondait à la double préoccupation formulée ci-dessous :

Préparer des enfants, dès leurs premiers pas dans la vie, aux pratiques de travail, d'indépendance, de dignité et de solidarité d'une société libre et fraternelle;

Prouver, par le fait, que l'individu n'étant que le reflet, l'image et la résultante du milieu dans lequel il se développe, tant vaut le milieu, tant vaut l'individu, et que, à une éducation nouvelle, à des exemples différents, à des conditions de vie active, indépendante, digne et solidaire correspondra un être nouveau; actif, indépendant, digne, solidaire, en un mot contraire à celui dont nous avons sous les yeux le triste spectacle.

Le sort en était jeté, ma résolution était prise, j'allais fonder la Ruche.

LES COLLABORATEURS

Nos collaborateurs ne sont ni appointés, ni salariés. Toutes les fonctions, à la Ruche, sont absolument gratuites.

Salaire, traitement, avenir, avancement y sont choses totalement inconnues.

Les camarades qui, à des titres divers, travaillent à la Ruche, le font de la façon la plus désintéressée.

Chacun d'eux doit pourtant réunir des conditions de capacité, d'assiduité au travail, de sobriété et de moralité qui lui permettraient, à l'extérieur, de se hausser au niveau des plus favorisés de sa partie.

Nos collaborateurs renoncent volontiers à ces avantages matériels pour vivre à la Ruche.

Ce n'est pas qu'ils y travaillent moins et y mènent une existence plus confortable; ils travaillent, au contraire, beaucoup plus qu'ils ne travailleraient; instituteurs dans une école, travailleurs manuels dans une usine, dans un atelier ou aux champs.

Certes, ils sont nourris, logés, chauffés, éclairés, entretenus comme le sont tous les membres d'une même famille; mais ils se contentent, sous tous ces rapports, d'un régime fort modeste.

Le leur est loisible, aussi, d'avoir quelque argent de poche; ils puisent, à cet effet, dans la caisse commune, et y prennent ce dont ils ont besoin, sans avoir à en justifier; ils sont et restent seuls juges des besoins qu'ils ressentent, et je suis heureux de dire, à la louange de tous, que depuis près de dix ans que la Ruche existe, tous nos collaborateurs y ont apporté la plus grande discrétion et la plus méritoire réserve, de façon à peser le moins lourdement possible sur notre budget.

On le voit : les avantages matériels, attachés au titre de collaborateur de la Ruche sont plutôt minces.

Et pourtant, nul ne songe à se

Grève réussie

Nul n'ignore les dissensions existantes entre F. O. d'une part et la C. G. T. et la C. F. D. T. de l'autre, ce qui a d'ailleurs été traduit dans les réalités par la pagale la plus manifeste lors de la grève des P. T. T. de 19 et 20 octobre. A tel point que le gréviste éventuel ne savait plus à quelle centrale se vouer.

Il faut dire tout de suite que les revendications étaient mineures et ne justifiaient pas un tel branle-bas et une telle démonstration d'impuissance que l'administration des Postes n'aurait pas manqué d'enregistrer.

Car, soyons persuadés que le meilleur atout du patronat, c'est la division de la classe ouvrière et dans ce cas précis elle ne pouvait être plus manifeste. Reconnaissions tout de même que les dirigeants de ces trois cen-

trales ont réussi à se retrouver sur un point : la grève a été réussie. Il leur en faut peu car d'après leur propre aveu aucun résultat positif n'a été obtenu et les tracts qui ont suivi la grève portaient des slogans de ce style : « F. O. a voulu surenchérir sur notre décision pour masquer son inaction depuis de nombreux mois ». Ou bien : « Ces deux journées de lutte marqueront dans l'histoire de notre organisation, celles que soient les difficultés rencontrées un peu partout — difficultés compréhensibles lorsqu'on songe à l'appareil de démolition C. G. T. - C. F. D. T., qui a fonctionné à plein relai par l'appareil gouvernemental et administratif, trop heureux du soutien de syndicats dont la vocation prétendument activiste s'est cruellement traduite par la traditionnelle grève de 24 heures ou plus, avec, même pour le 19, une mobilisation pour le moins étrange. »

Et voilà. Le ministre des P. T. T. peut dormir sur ses deux oreilles tant que les syndicats réformistes seront écoutés par la base. Il n'en serait pas de même si les vieilles méthodes de Pelloutier, Pouget, Yvetot, Griffuelhes et tant d'autres bons militants ouvriers de la bonne époque, étaient remises en pratique.

C'est la tâche qui incombe à la C. N. T., et à la renforcer c'est renforcer le véritable à tous les travailleurs, c'est enfin aller vers des grèves réussies qui précéderont l'émancipation du prolétariat et l'égalité économique.

Pour la propagande C. N. T. nos collaborateurs écrivent :

Gaston Brittel : « De la Mythologie marxiste-léniniste... » 2 75

René Villard : « Face au racisme et au néofascisme... » 1 00

René Villard : « De l'esclavage à la liberté... » 5 00

En vente au siège de la C.N.T., 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (9^e). — C.C.P. 14.103.62

Recibido de Australia

Centro Democrático Español

Emigrante español:
Sabemos, por haberlas también sufrido, las dificultades que supone la vida en un país extranjero, desconociendo su lengua, sus costumbres, sus leyes. Ven a hablar con nosotros. Queremos ayudarte, podemos ayudarte, explicarte tus derechos, que en este país serán respetados. Queremos que nos conozcas, como queremos conocerte. Queremos que te contaras de que la solución de los problemas de España requieren también tu concurso.

Este domingo, 13 de agosto, como también cada domingo de medio y fin de mes, el Centro Democrático Español te ofrece la oportunidad de juntarte con otros emigrantes en un ambiente de confraternidad. Te invitamos a participar a todas nuestras funciones.

Nos juntamos siempre en el primer piso del Sindicato australiano, Building Workers Industrial Union, situado en Georges Street, n.º 531-531, Sydney (cerca del Trocadero).

El programa que presentamos este domingo (13 de agosto) a las tres de la tarde, no es definitivo. Podrás, si quieres, participar a una lectura teatral o a un concurso de tirar dardos, o a un juego de tejas. Si te sientes menos artístico o atlético puedes simplemente escuchar música española y tomarte un café.

A continuación publicamos el resumen de una charla sobre la anarquía, presentada en la reunión del 30 de julio por uno de nuestros socios.

Si consultamos un diccionario vemos que «Anarquía» significa desorden, sin gobierno. Si consultamos la enciclopedia Espasa Calpe da alguna explicación más, pero muy pequeña y algo más la Enciclopedia Británica.

Nosotros aceptamos el nombre de anarquistas porque es una realidad que detestamos el gobierno. No lo queremos, pero aclaramos: No queremos los gobiernos que dimanan de cualquier clase la política, porque el pasar de los años nos ha demostrado que no nos conducen a ningún estado social de bienestar y felicidad; es decir, que si hacemos historia de los tiempos de la venta de los esclavos, cuando a las personas se las cazaba para venderlas en mercados, nos ha costado mucha sangre de nuestros mejores hombres todo lo que hemos adelantado. Tenemos que aceptar que el trabajo es prostitución, puesto que nos vamos con el que mejor nos paga y tenemos que vender nuestro esfuerzo mientras somos útiles al mejor postor y a veces aceptar trabajos inhumanos por apoderar comer.

Consideramos que una vez que el individuo da su voto a uno o unos políticos, queda anulada su personalidad sin que tenga ninguna garantía de que van a cumplir sus promesas, que generalmente nunca las cumplen.

Se trata de crear algo nuevo que está a tono con los conocimientos de estos tiempos, pues debemos igualar la moral con el progreso material técnico y científico que disfrutamos, ya que no es justo ni humano imponer y mantener normas jurídicas, económicas, políticas y religiosas de épocas y civilizaciones en las que ni se soñó con los conocimientos de nuestros días.

La sociedad que soñamos ha de garantizar el pan, la cultura la salud, la casa y la tierra, en todo su territorio a todos los que lo habitan. Pues al fin y al cabo los que luchamos, los del medio, los de abajo y los de arriba, ignorantes y sabios.

Anulada la propiedad de la tierra y establecida la propiedad comunal solidaria, debemos anular el poder artificial del oro. La moneda será tiempo-trabajo, quedando reducido su poder a su función específica para la relación de productos y mercaderías. Pues la moneda es como el acelerador de máquinas, facilita el funcionamiento del intercambio de productos y mercaderías. Por otra parte el verdadero valor de las cosas está en el trabajo que puede crearlas, más los problemas y las necesidades que requieren, no en el oro. El capital no es moneda ni importa el metal precioso que lo representa. Juzgamos todo el oro y moneda del mundo en una montaña y si no trabajamos no se creará ni capital ni

riqueza, productos, alimento y mercaderías. Pero el trabajo, sin oro y moneda crea todos los medios y alimentos esenciales a la vida humana. Millones de años vivió el hombre sin conocer la sartén ni el puchero, ni el falso poder del oro.

Podemos puntualizar diciendo que la anarquía es un movimiento que tiende a destruir la tiranía del Estado y dejar un amplio margen a las fuerzas económicas naturales de él mismo y al principio de mutua ayuda o cooperación. Esto colocaría a la sociedad en una situación en que el orden social descansaría no en la represión sino en la buena voluntad y en la conformidad de los individuos.

Os expondré entre las muchas existentes de la sobre de esta idea, dos cosas:

Aristipo (alrededor del año 130 de la era anterior), uno de los fundadores de la escuela Aranaica, ya pensó que el sabio no debe entregar su libertad al Estado, y en respuesta a una pregunta de Sócrates dijo que él no deseaba pertenecer ni a la clase gobernante ni a la clase gobernada.

El mejor exponente de la filosofía anarquista de la antigua Grecia fue Zenón (342-270) de Creta, el fundador de la filosofía estoica, el cual expuso su concepción de una comunidad libre, sin gobierno, a la utopía de Estado de Platón. Zenón repudiaba la omnipotencia del Estado, su intervención y reglamentación, y proclamaba la soberanía de la ley moral, así como la del individuo, señalando ya, que mientras el instinto de conservación necesario conduce al individuo hacia el egoísmo, ofreciendo al hombre otro instinto el de la sociabilidad.

Cuando los seres humanos sean lo suficientemente razonables para seguir sus instintos naturales, entonces ellos se unirán a través de las fronteras y constituirán el cosmos. No tendrán necesidad de cortes de justicia, de policía, ni tendrán templos ni idolatrías, no usarán el dinero, ofertas libremente efectuadas sustituirán los cambios.

Desgraciadamente los escritos de Zenón no han llegado hasta nosotros y son conocidos solamente a través de citas fragmentadas. Sin embargo el hecho de que sus expresiones son similares a las de los tiempos modernos, muestra la profundidad alcanzada por esta tendencia de la naturaleza humana de la cual fue portavoz.

Corresponsal
Sidney, octubre 1897.

PROBLEMAS NUESTROS POR UNA MAYOR HEGEMONIA DE CONCEPCION

El elemento que en esta ocasión me impulsa a escribir este artículo, tras unas dudas reticidas y angustias no exteriorizadas públicamente, lo constituiría el punto que figura en el temario que presenta la comisión preparatoria del Congreso anarquista que va a celebrarse en Carrara, propuesta el inicio a que queremos referirnos, por la F. A. I. española y relativo a incrementar la propaganda del ateísmo. Al respecto, recuerdo haber leído en un boletín de la citada C.P.C.A. un comentario de los compañeros argentinos nada favorable a la inclusión del punto referido, alegando, muy razonablemente, que un tema de tal naturaleza lleva implícito un zaherimiento de susceptibilidades de posibles delegados tolosianos, con mandato expreso de sus federaciones, y la discusión podría entrañar un bizantinismo que a nada práctico conduciría, máxime cuando la premura del tiempo, por la nuncia sobrada posición económica, de los representantes asistentes al congreso es algo que cuenta.

No obstante este inconveniente, somos calurosamente partidarios de que el tema del ateísmo no debe ser en modo alguno soslayado del plan expositivo, polémico y discrecional en nuestros órganos de difusión, aun abrigando la absoluta seguridad de que una convergencia de opiniones de la dualidad de concepciones que confronta nuestro movimiento es muy difícil de lograr, aunque no imposible para un más allá que exige desde ahora y desde todos los tiempos la afanosa cuan prolija existencia.

Porque en puridad de verdad el anarquismo tiene el problema de la dualidad, que al influjo de la incoherencia manifiesta, obraría en lamentable desventaja (aunque pretendamos simular lo contrario) con la existencia, en lo filosófico, de dos corrientes distintas de pensamiento: una que, arrancando de un determinismo materialista intenta demostrar, científicamente, que los ideales no son apriorísticos, no son causa primera, y la otra que, partiendo del pensamiento, de lo abstracto, de lo metafísico, intenta probar (aunque como es evidente no podía hacerlo más que por intuición) que el idealismo es valor apriorístico, causa primera, ¿qué hacer entonces?

Cuando desde las páginas de este periódico obtuvimos ocasión de leer la crítica que formularon los compañe-

ros Pontaura y Quintana, a un pasaje de uno de los libros escritos por Daniel Guérin y según el cual dices que enfatizó su convicción de que entre Marx y el anarquismo la diferencia, en lo filosófico, no sería más que de leve detalle, me pareciera ver en la citada crítica un razonamiento valeroso, de acuerdo con una de ambas corrientes de que hemos hecho mención, pero que no invalidaba en absoluto el razonamiento del escritor francés, basamento de la corriente opuesta. He ahí el dilema que nada se ganaría pretender ocultar.

De cualquier modo que fuera el hipotético resultado del análisis que se prosiga de esos problemas nuestros, siempre existe entre el marxismo y el anarquismo, en lo sociológico y en el dominio político, un abismo tan insondable que hace difícil contactar, pues el cuerpo de doctrina establecida por el primero aconseja la puesta en marcha de la dictadura, de las jerarquías y las recompensas individuales, tres postulados que generan el fenómeno que nos ocupa, al ser, siendo por consiguiente negativos. Por el contrario, el anarquismo fija su adoctrinamiento en valores insubstituyibles como son la libertad y la igualdad, como único modo de frenar (que no de matar el instinto) esa lucha que nos lleva a la muerte total.

En este mismo orden de ideas y para dar un toque de tono con el tema del ateísmo, vasto y profundo en sí mismo, habría que formularmos un requerimiento expreso a los compañeros mejor dotados intelectual y literariamente, con capacidad de desarrollo investigativo, filosófico y expositivo, que indudablemente los tenemos, y que pudieran aportar nuevas luces a las que nos han irradiado hasta aquí, tratando de desentrañar el fenómeno que nos ocupa, o sea, los intentos de descubrir si en realidad la teoría liberalbédista, de manifestación innata y defendida tan sólo por intuición y por fe, descañaría sobre base sólida de juicio para establecer una verdad (?) como causa primera. Así, si no fuera mucho pedir, sugeriríamos a nuestro compañero Benjamin Cano Ruiz que tomara sus disposiciones al objeto de romper sus lanzas más (que alguien con las debidas aptitudes recogería sin duda) en apoyo de su tesis materialista y determinista, puesto que no ha mucho nos dijo, desde las páginas de «Tierra y Libertad» que sin desear un reinicio de polémica se hallaba en medida de aportar nuevos juicios a los que sentiera, con rutilante claridad, en una ocasión de producirse el diálogo con otros suyos opúsculos fueron condensados en un libro intitulado: «Determinismo y voluntarismo», agregando, nuestro directo amigo que aquella polémica, lejos de suponer un acabamiento de recursos, juiciosos no era sino apenas el comienzo. Magnífico; esto es lo que necesitamos: luz, más luz, elemento que coadyuvará a tonificar nuestros entendimientos, lo mismo será simpaticizantes y posibles pioneros del ideal cuanto para los ya iniciados, que permitan cada vez más a hacernos coparticipes de una sola concepción de vida, y no de dos como se suele interpretar, arrancando de esencia, los ideales superiores, que lo serán mayormente cuanto menos adolezcan de dualidad principista.

Romulo Chavez
Arte y Letras
Entrevista el 11 de noviembre.

NO ENGAÑAR NI ATEMORIZAR A LOS NIÑOS

ENSEMEOS en los beneficiosos resultados que para el niño tendría acostumbrarlo según fuese creciendo, a la seguridad de que la salud es su normal condición, en vez de saturarlo de morbosas ideas y representarle de continuo los riesgos de contraer la enfermedad. Los niños son muy crédulos. Con suma facilidad creen cuanto las personas mayores les dicen y especialmente sus padres y hermanas mayores.

Suelen tomar en serio lo que se les dice en broma, y su imaginación es tan viva y su tierra mental tan impresionable, que todo lo exageran y abultan.

A veces se les castiga por embustres que son efecto de su activa imaginación. Muchos padres ignorantes o de corta mentalidad, suelen recurrir al temor para gobernar a sus hijos. Les llenan la cabeza de toda suerte de terrificos cuentos y espantables descripciones que arriesgan estropear toda su vida.

A veces se llega al desconsiderado extremo de administrarle un calmante con objeto de que duerman toda la noche, sin advertir que todos los calmantes de farmacia tienen por base un narcótico sumamente perjudicial para el cerebro. Aunque el temor no perjudicaría al organismo, sería perjudicial asustar a los niños con espeluznantes relatos porque entrañan engaño, y delito es de lesa infancia engañarlos.

Si algo ha de haber en el mundo sagrado para padres y maestros, es la ingenua confianza del niño. A mi entender, la causa original del extravío de muchos jóvenes está en que padres y maestros les embargaron el respeto y la confianza en su niñez. Sabemos por experiencia que en cuanto se pierde la confianza puesta en una persona ya no se recobra jamás o es difícilísimo recobrarla, pues aunque perdonemos no olvidamos y siempre quedan en la subconsciencia del niño la sospecha, el recelo o el resquemor. Por esto nunca se ha de interponer sombra alguna entre el niño y los padres o maestros.

Se le ha de tratar siempre con la mayor franqueza y sinceridad, porque muchísimo les vale a los padres el respeto de sus hijos, sin que jamás haya nada capaz de quebrantarlo. Pensemos en la violenta sacudida que ha de experimentar el ánimo del niño cuando ya más crecido descubra que aquellos en quienes implícitamente confiaba, le habían estado engañando de mil modos diferentes durante tantos años. Algunas madres se lamentaron diciendo que aguardaban temerosas el día en que sus hijos, ya mayores, descubriesen que los habían estado engañando durante toda su infancia, recurriendo al temor, a la superstición y a toda suerte de falsos artificios para capturar la voluntad. Quienquiera que de tal modo haya engañado a un niño, reflexione y absténgase de volver a engañarlo, porque ha de llegar el día en que deje de ser niño y reciba un tremendo desengaño al darse cuenta de que le engañó, precisamente aquel en quien tenía puesta toda su confianza y a quien miraba como infalible oráculo de verdad.

Han de recordar los padres que todo cuanto espantoso, de los que como vulgarmente se dice hielan la sangre en las venas, que todo temor supersticioso infundido en su tierno ánimo, la mental actitud que hacia ellos observen y el trato que les den, serán en la naturaleza de sus hijos como impresiones fotográficas que se reproducirán con científica exactitud durante el resto de su vida.

Nunca de ha de castigar a un niño; y sobre todo mientras esté poseído por la emoción del temor.

Perez Guzman
Pena Racionalista, Paris
Domingo 12 de noviembre, a las tres y media de la tarde, reunión en gran familia por los siguientes motivos: Presentación de la Peña; el cuarto de hora para los poetas, los cinco minutos de la primera juventud, la hora menos 45 m. de los emigrados económicos; cortos metrajes de Charlie, y película en colores del viaje entero realizado por una familia peñista a Yugoslavia. Con fin de fiesta a base de un estimable regalo (las Obras completas de Rafael Barret) a quien la suerte lo persiga.

F. L. DE MARSELLA
Convoaca a todos sus afiliados a la Asamblea General que tendrá lugar el día 5 de octubre próximo a las 9 y media de la mañana, en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillon.

F. L. DE OULLINS
Convoaca a los afiliados a esta Local a la asamblea general que tendrá lugar el primer domingo del mes de noviembre, en el lugar y hora de costumbre.

EN TOULOUSE
Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durutí, una infancia turbulenta».

F. L. DE TOURS
Invita a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 6 de noviembre a las nueve y media de la mañana en la Bolsa del Trabajo.

F. L. DE MONTEPELLIER
El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1896-1936».

F. L. DE PARIS
Celebrará asamblea el domingo 5 de noviembre de 1917 para tratar el asunto fomento y lectura de las actas del Pleno Intercontinental.

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA
Agrupación de Paris
Se convoca a los compañeros de esta Agrupación a la asamblea que tendrá lugar el sábado 4 de noviembre, a las ocho y media de la noche en el lugar de costumbre.

REGIONAL CATALANA, PARÍS
Anuncia reunión general para el sábado 4 de noviembre a las 5 en punto de la tarde. Presencia indispensable.

F. L. DE MONTAUBAN
Convoaca a asamblea general, para el próximo domingo 5 de noviembre, a las nueve y media de la mañana en el café de la Comedia. Importante orden del día.

F. L. DE DREUX
Reunión el 5 de noviembre a la hora y local de costumbre. Dadas las importantes informaciones y el temario, la presencia de todos los compañeros es indispensable.

F. L. DE ROANNE
Se reunen a los compañeros que las reuniones ordinarias se celebran cada primer domingo de mes. Pues la próxima tendrá lugar el día 5 de noviembre a la hora de costumbre.

F. L. DE LIMOGES
Celebrará asamblea el día 12 de noviembre a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE BEZIERS
Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9,30 de la mañana a cargo del

Motines en varias ciudades españolas

MADRID. — Ante el anuncio de manifestaciones obreras para todo lo ancho del país, el gobierno dispuso medidas rigurosas para evitar que el orden franquista fuese alterado. No obstante, miles y miles de trabajadores el día 27 se reunieron a la salida del trabajo para defender las siguientes conclusiones: Libertad para los presos políticos y sociales; salario mínimo de 96 pesetas (obscrévese la modestia de la petición); libertad sindical y derecho de huelga como en todo país civilizado.

En Madrid los operarios de la Metalurgia, en número de seis mil, manifestaron abiertamente, siendo atacados a tiros y a matrazazos por la G. C. y la Policía Armada. Otras profesiones se lanzaron, con menor intensidad, a la calle.

En provincias hubo manifestaciones parciales con frecuentes peleas con los agentes autoritarios, en Barcelona, Zaragoza, Bilbao, Valladolid y otras ciudades. En total se cuentan mil docientos detenciones de obreros y estudiantes, a añadir a los mil obreros arrestados en los primeros días de la semana.

Una manifestación de solidaridad estudiantil ha sido particularmente importante en Madrid, la cual, en dos ramificaciones consiguió reunir a unos cinco mil universitarios.

Aunque la organización del (día de lucha del 27 de octubre) sea atribuida a católicos y comunistas, en las demostraciones participaron ampliamente trabajadores ceténistas y socialistas.

No obstante, atención a las intenciones ocultas de los lobos disfrazados con piel de cordero. ¡Ni «Vati» ni «Kremlin!»

COMUNICADOS

F. L. DE MARSELLA
Compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: Mi opinión de ceténista sobre la segunda República española. Asimismo, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Ceima, disertará sobre el siguiente tema: «Camus y su formación intelectual». Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

En la Caserne Saint-Jacques, n.º 27, C. N. T. F.

ADMINISTRATIVAS
—J. Moreno, Cl. Ferrand. Recibido giro pagado «C. S.» y «Umbral» hasta el 31-3-68.
—F. Martínez, La Rochelle. Con giro de 25 frs., pagas «C. S.» y «Umbral».
—José Gracia, Montfermeil. Recibido giro pagado «Umbral» año 67.
—V. Soler, Avron. Recibido giro de 22 frs., pago «C. S.» y «Umbral», 30-67.
—José Olmo, Liège (Bélgica). Recibido giro de 40,70 frs., pago «C. S.» agosto y septiembre, n.º 473.
—Rafael Gracia, Roanne, Giro 16 frs., pagando el 2.º str. 67.
—Vázquez, Liège (Bélgica). Recibido giro distribución indicada. Pasado lo correspondiente a E. A.
—Floristán, Royan. A su debido tiempo se hizo cambio del compañero Serrat de Mimizan. Había bandan avanzadas, de ahí recibiera en ambas partes.

—Sánchez, Vierzon. Giro de 42 frs., pagando «C. S.» y «Umbral» 31-12-67.
—Antonio Giménez, Blaye-les-Mines. Recibidos giros de los compañeros indicados, hasta fin del año 67.
—F. Muriel, Grand-Combe. Giro de 60,30 frs., pago «Umbral» septiembre y «C. S.» n.º 476.
—Alejandro Esquerria, Sidney (Australia). Recibido envío, cambio 108,65 frs. Léiga, para partir bien, hasta final del 67.

A BENEFICIO DE LOS COMPANEROS ANCIANOS
Panecillos (pieza) 0,50
Turrones (en pastilla)
Jijona 7,00
Alicante 6,00
Yema 4,00
Mazapán 4,00
Toledo 2,50

CORREO DE REDACCION
A Este, Aquel y el Otro: No enviar dinero a la Redacción. Su destino es a la Administración: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e), C. C. P. 13.507-56, Paris.

Hay más las suscripciones a la Enciclopedia Anarquista no deben ser abonadas en Francia a nadie que no sea Elena Guillot, C.C.P., 87-21, Montpellier. Para la E. A., al «C. S.» ni 5.
—J. V., Barcelona. Cumpliremos encargo.
—S. O. Nice, N. G. La Seyne, P. S. Mios. Recibidas cartas. De acuerdo.
—F. G. Barcelona. Recibida carta. Se es joven todavía. Habrá que acomodarse al siglo XXI.
—Agusti, Canadá. Viene «Ciudad Caída». A ver si entre todos la adelantamos.
—J. S., Noisy-le-Sec. J. O. y Cia. han sido enterados. Última de caso. F. G., Lyon. Cumplido encargo.

NECROLOGICA

GUILLELMO DEL RIO HUGUET

Nos llega la mala noticia del entierro del compañero Del Rio, cuyo fallecimiento ocurrió el 13 de octubre (LVIII aniversario del fusilamiento de Ferrer Guardia) en el Hospital Foch, de Suresnes, uno de los tantos pueblos que rodean a la capital de Francia.

El malogrado del Río Huguet fue el principal promotor de la resistencia al fascismo en Grañén (Huesca) en aquellos críticos días de la veintena julián del 1936. Con suma energía supo plantar cara, junto con otros compañeros igualmente en peligro, a la bestia reaccionaria sublevada. Afortunadamente, las columnas revolucionarias llegadas de Cataluña aclararon la situación reduciendo a los fasciosos a su foco de Huesca previa liberación del Este aragonés.

En la calma de la endeble retaguardia, bajo el amparo de los fusiles anarco-confederales, Del Río Huguet y otros caracterizados compañeros se dieron a la labor colectivista, logrando en poco tiempo levantar otra más de las colectividades de trabajo para una finalidad libertaria, características en el tan hermoso como fecundo Aragón de aquellos tiempos.

Nuestro malogrado Guillermo era joven todavía, puesto que no llegaba aún a los 60 años. Pero las penalidades pasadas pueden más contra el físico que contra la moral que en nobles lecturas y en féridas luchas adquirimos.

Los restos de este inolvidable compañero reposan para siempre en el cementerio de Figenc (Lot).

Que la lección ejemplar de este hombre bravo nos anime para proseguir la obra que nuestro conjunto tiene en emprendida. — «Le C. S.»



el 10 de noviembre a las 9 menos cuarto de la noche con: LEO FERRE, Colette Chebrat, Bernard Dimer, Marie-Anne Julien, Pierre Provence, Les Poémies, Les Garçons de la Rue. Alouction de Marc Jouveux, Direction artistique Suzy Chevét.

Palais de la Mutualité
GALA DE

ROMULO CHAVEZ

ARTE Y LETRAS
Entrevista el 11 de noviembre.

Curso de Esperanto en París

Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de Paris y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiará dicha lengua auxiliar.

Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen,

deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, Paris (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.

Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.

¡Una Humanidad, una Lengua!

La A.I.T. en el continente americano SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

El ensayismo que ayuda a comprender el valor de las ideas estivo en el movimiento forista muy desarrollado. Y desde aquellas revoluciones espontáneas que debían llevarlo todo en 24 horas a los proyectos comunales que por su ejemplo y empuje debían transformarlo todo en un santiamén, todo se intentó en su seno. Y tanto en los aciertos como en los desaciertos que hubo en ello fueron y serán siempre de gran provecho para un movimiento que aspira a la felicidad de todos los humanos, fundándose en lo bueno conocido y lo mucho que siempre nos queda que conocer.

La concepción internacionalista

Ya sea por la militancia de compañeros de diversos países llegados a la Argentina, o por la amplia visión que dan las ideas anarquistas profusamente allí propagadas, la militancia que orientó el movimiento de un movimiento que aspira a la liberación de la humanidad ha de ser por esencia internacionalista y solidario para el logro de sus fines, como lo son las

corrientes reaccionarias a las que un mentido nacionalismo no impide unirse cuando se trata de aplastar a los movimientos sociales cuando amenazan su poderío y sus privilegios.

En cumplimiento de su misión internacionalista, la propaganda impresa de la F. O. R. A. y el movimiento anarquista que le era afín, se repartió por todas las repúblicas del nuevo continente, como así sus delegados en iras, entre los que cabe citar Julio Barcos, González Pacheco y Julio Díaz, entre otros muchos. Con los perseguidos por cuestiones sociales de otros países, el movimiento forista dio ejemplo bien secundado por los obreros portuarios del país, como así los del Uruguay.

La diversidad en la unidad

En el movimiento forista y anarquista la diversidad de interpretaciones de ideas y principios que dieron lugar a encendidas polémicas, fueron muchas. Existieron en su seno los individualistas organizados y los antiorganizadores; los eternos partidarios de la unidad con todo el que blasonara de izquierdista. No faltaban los piróxicos que quieren derribar el régimen burgués y nivelar todas las desigualdades con unos cuantos petardos. Había los calmos y reflexivos que agotaban la paciencia a los que querían llegar al fin con un salto mortal. Era abundante entre los claustrales para los que sólo el obrero mal vestido y alimentado merecía el título de revolucionario. Pero to-

das estas diversidades no impidieron que en los tiempos que llamáramos heroicos, afrontaran los momentos más difíciles luchando codo a codo, lo que no sucede en los periodos de depresión en los que, por desenso moral de las diversas interpretaciones, se establecen las posiciones irreconciliables entre militantes, y no pocas de éstas acaban por zafarse de los principios y las ideas que daban unidad moral al movimiento.

En las agrupaciones de afinidad, la diversidad de interpretaciones era aun mayor que en el seno del movimiento forista. Pero en los buenos tiempos y en situaciones difíciles las agrupaciones también dieron alto ejemplo de unidad moral. Desde tiempos lejanos las agrupaciones y los centros de estudios fueron considerados como un suplemento natural del movimiento forista en su misión emancipadora. En su seno militaban valiosos propagandistas no asalariados, los más adecuados para llevar la propaganda más allá de nuestro campo orgánico. Y las agrupaciones, las más adecuadas para ayudar al movimiento gremial en los momentos difíciles.

Cuando terminada la guerra del 14 empezaron a aparecer en diversos países las federaciones anarquistas, se entabló discusión, sobre si convenía o no organizarse en Federación Anarquista. Para enfrentar las diversas opiniones al respecto, una comisión provisoria pidió sugerencias y convocó a un Congreso que se llevó a cabo en 1924 en el Teatro La Perla,

Estudiada la conveniencia o no de la organización anarquista, se llegó a la conclusión de que, en tanto la F. O. R. A. fuera consecuente con los principios y las ideas finalistas del Comunismo anárquico, una organización paralela no tenía razón de ser. Primó el criterio de que la misión de las agrupaciones era la de divulgar las ideas y cuantos conocimientos contribuyeran a la formación del militante. Y lo que hay de más curioso en este acuerdo, es la coincidencia de los individualistas antiorganizadores y de las agrupaciones estudiantiles, que todo lo querían canalizar con Reglamentos minuciosamente articulados.

A los que dicen que las ideas anarquistas por su estrechez impiden la unidad de acción para un movimiento de masas que depase sus estructuras orgánicas, cabe recordarles la huelga de inquilinos de Buenos Aires en 1907, la huelga de protesta por el fusilamiento de Ferrer en 1909, y la huelga general pro libertad de Simón Radowitzy en 1920, en la que participaron nuass trabajadoras no adheridas a la F. O. R. A., como así mucha gente que no pertenecía a la clase obrera. Y como una prueba más de que las ideas anarquistas son comunes a todos los que albergan un sentimiento de justicia, está la revolución de España en 1936, en la que la C. N. T. se vio apoyada por una masa que si en algo conocía las aspiraciones de la sindical, jamás había pisado sus locales. Y en ello lo más alentador fue que ni la F. O. R. A. ni la C. N. T. hicieron dejación de sus concepciones. Ello fue y será posible cuando las masas bajen a la arena animadas de espíritu y ansias de libertad.

La estrechez de ideas que impiden amplios movimientos justicieros desde luego existen. Pero tales estrecheces no están en las ideas anarquistas, sino en los que no las sienten o dejaron de sentirías, como así en los que, por limitada visión mental, no alcanzan a comprender sus ilimitadas proyecciones.

(Continuará.)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-42 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris
Tél. BOT. 22-02
ABONNEMENTS:
Tros mois 8 F
Six mois 16 F
Un an 30 F
Tél. Imprimerie : 233 27-73.

ECONOMAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Centenares de detenciones en España

DIFFICILMENTE el régimen franquista soporta las consecuencias públicas que su liberalismo en cuenta gotas ha favorecido. Con 28 años de opresión sistemática, de mano de hierro, el pueblo español pasa ya por encima de su infartismo para afirmar, con liberalidad oficial o sin él, la plenitud de sus derechos. La liberalización, cautelosa, forzada del régimen, obedece a la situación democrática de Europa, a la presión de las opiniones euroamericanas. Por la voluntad de El Pardo el pueblo no ascendería lo más mínimo; pero en la ocurrencia, realidad exterior obliga. ¿El pueblo interior? Ah, sí: éste también interviene, activa, y presiona. Pero tiene todas las leyes, todas las policías en contra; y choca con imposibilidades y coacciones que atan y maniatan, medidas no conocidas ni siquiera en Persia, país considerado en la Edad Media. El pueblo español ha conocido épocas de satisfacción liberal, aunque no estable por causa de la rémora fernandina-carlista-marxista-no-zaldista-maorista-franquista, cadena tradicional reaccionaria que sujeta estrecha y violentamente al país impidiéndole un avance en desborde hacia la civilización y el progreso.

Pese a ciento cincuenta años de inquisiciones, guerras civiles y represiones al último grado, el pueblo español no claudica, no renuncia a su derecho de vivir libre económica y políticamente. La bestia negra de la reacción — pasajeramente llamada Franco — ha podido saciarse de sangre española, ha conseguido convertir el campo español en colosal cementerio; pero la idea vuela a pesar de todo, se posa, contagia y fructifica siempre. Antaño el dragón clerical hispano venía por sus propios espolmos y garzas, pero ya en 1822 registró una impotencia ante el constitucionalismo. El francés, en 1808 tan aborrecido, fue requerido catorce años después en figura de fraile bajo la advocación de San Luis, para que ayudara a restablecer el Santo Oficio en (la patria), prueba de la cobardía de Fernando VII el Odiado y de las huestes demócra-reaccionarias que le seguían. En 1925 la monarquía clerical de Alfonso XIII consiguió rehabilitarse del desastre de Annual (1921) previa colusión guerrera con la República francesa. En

1939, la odiosa euan implacable reacción española consiguió vencer al pueblo antifascista mediante el concurso directo y descarado de las economías y de los ejércitos de Alemania e Italia, sin cuyo aplastante aporte ni Franco ni cien Moscardones, Varelas y Calvalcanti habrían conseguido abatir a la República española, por lo demás enormemente superada a pesar de la intervención regresiva del partido comunista.

El régimen actual presume una fuerza que sabe no tiene. Claudicó ante el dólar y hoy claudica ante el rublo. No claudica ante el ciudadano español porque a éste lo presume indefenso y desasistido. Razon de sádico impune que le permite librarse a toda suerte de injusticias. Todo lo que no es franquismo es delito, y el delito ya no es social ni político, sino común en todos los casos. No obstante en España arrecian las protestas, las huelgas, las resistencias a la dictadura y... las redadas, la última con más de mil prisioneros, entre la gente inconformista; y en España, inconformista la gente lo es toda, excepto la paniaguada.



España, miseria, cárcel, guardías, España, España, España, y siempre España.

* chispas *

Hoy, aforismos de la última hora.

1. Si sin dinero no hay vida, prueba pasar sin comida.
2. Con dinero se puede todo, excepto lo de buen modo.
3. Toda máquina has comprado que te has robado.
4. Auto, nevera, avión. ¿Y entonces el hombre, qué?
5. Dijo Isen de la mujer: «Pelo largo, ideas cortas.» Pero se han vuelto las tortas...
6. Que no venga con engaños ese nye y de cien años.
7. La música no es un ruido. Quien la ruidó se ha ido. (El fugitivo: Napoleón.)
8. Verso bueno se repite. Verso malo da la gripe.
9. Cuanto más chillas, joven, más te alejas de Beethoven.
10. Es tan mala tu pintura, que pintas tu sepultura.
11. ¿Buscas un bello paisaje, o un confortable hospedaje?
12. ¿Al campo ir con vajilla? No te muevas de la villa.
13. Corre el crossman con buen arte, sin ir a ninguna parte. Si se corre con más porfía, si te sigue el policía.
15. No, el amor no es eso, pagado a tanto el beso.
16. No, no es amor sincero, decir que si por dinero.
17. Rico feo y pobre hermosa, serán maldita la cosa.
18. ¿Gandul revolucionario? Germen de confesionario.
19. No es cosa de valientes aceptar paños calientes.
20. Del montón al anarquismo, del anarquismo al montón, es la peor irrisión.

Visto ya mi mal talante, con 20 habrá lo bastante.

AREA MUNDIAL

LA LOCURA DEL ARMAMENTISMO EN AMERICA LATINA

ARGENTINA, Brasil y algún otro país que esconde su deseo, desean armarse a la moderna. Al efecto, hace tiempo que las cancillerías de ambos países ejercieron presión cerca del Pentágono para obtener el libramiento de aviones de guerra supersónicos F. 86 y carros de asalto de cincuenta toneladas con los que dotar a sus respectivos ejércitos. Será por cálculo privado más que por excelencia de intenciones, que Washington se ha negado hasta ahora de servir a sus aliados el material mortífero apetecido. ¿Deseo de paz interamericana, o anhelo de mantener la supremacía militar, además de la económica, en el medio continente americano? Aquí caben toda suerte de cálculos, juicios y especulaciones, máxime siendo EE. UU. una nación que trabaja por exclusiva cuenta. Sin embargo, cabe examinar el porqué naciones sudamericanas apetezcan entrar en la loca carrera armamentista, o cual es el motivo real, de defensa o de agresión, que las impele a salir del estado del rifle.

El único problema guerrillero que aflige a ciertos países latinoamericanos está circunscrito, por ahora, a las guerrillas castro-comunistas de Colombia, Perú, Venezuela y Bolivia. Pero, desarticulada la resistencia P.A.R.C. colombiana, muerto el cabecilla Luis de la Puente, finiquitado (dicen) Ernesto Che Guevara, y aplandadas las partidas guerrilleras venezolanas, unas operaciones de policía militar parecen suficientes desde el punto de vista gubernamental de cada país afectado. Seguidamente, ¿cómo aplicar la pesadumbre de los tanques de gran batalla a la lucha móvil de guerrillas, siempre conducida, por sus promotores, por pendientes, vericuetos y brozales montañosos? ¿Cómo utilizar aviones de gran alcance en acciones reducidas y de interés observacionista? La adquisición de material pesado para abatir partidas de 20 ó 30 hombres sistemáticos de la sorpresa y el golpe de audacia, ¿alcanza alguna explicación lógica, incluso en la perceptiva militarista? Respuesta plausible a esto no la prevemos si no es en sentido opuesto a las compras viles.

Por su parte, Buenos Aires y Brasilia no pueden oponer argumento superior que acode su pretensión de armarse hasta los dientes como las «grandes» potencias. No disponen, siquiera, de guerrillas justificativas. La paz burguesa reina en ambos países, ampliamente. Por lo menos no se advierte en ellos sobreesalto político actual o cercano. Ambas dictaduras parecen desarrollarse «normalmente», a gusto de los mantenedores, y mantenidos — de las mismas. De una parte, el peronismo opositor está descalificado por su origen dictatorial, en tanto el régimen de fuerza brasileño, si embate político se dispone a aguantar es el del dueto Goulart-Lacerda, de formación — puede colegirse — demototalitaria a causa del último individuo. Ambas dictaduras se sostienen, es verdad, a lo militar contra la mayoría de cada país, por lo demás un tanto amorfas. Pero, para

enfrentarse con sus pueblos, ¿necesitan carros de asalto poderosos y aviones supersónicos? ¿Es, por una guerra civil posible, que las cancillerías de Buenos Aires y Brasilia tratan de petrechearse exageradamente? Y en caso de que ese pensamiento un día se revelara exacto, ¿cuál garantía se atribuyen esos gobiernos de que el material monstruoso no caiga en manos de los presuntos sublevados? Porque una revolución moderna no va del cayado contra el fusil ametrallador, sino de arma a arma, sacando ésta de donde se encuentre. La Barcelona revolucionaria empezó con pistolas, para terminar con los militares fascistas con los fusiles del cuartel-deposito de Armonía de Palomar.

Estos son razonamientos al alcance de todo el mundo, y no cabe duda de los gobernantes de la Argentina, Brasil, Perú, Venezuela, Colombia y Bolivia se los habrán hecho para su sayo. Entonces, ¿por qué, ante la negativa suministradora de Estados Unidos, las tres primeras naciones citadas recurran a la casa francesa Dassault para adquirir el prototipo «Mirage V», y a la oficina correspondiente para dotarse de carros de asalto AMX? ¿Qué motivo poderoso explica esa perniciosa en dotar a los ejércitos de Argentina y Brasil de aparatos de guerra «grandes»? Problemas de frontera, en América del Sur indudablemente existen. Entre Chile y Perú. Entre Bolivia y Paraguay. Tal vez otros aún, pero, para el caso, con dos ejemplos basta. Pero estos problemas duermen, no hay sintomas visibles de revancha. Argentina se porta bien con Chile, Uruguay y Paraguay, y Brasil igualmente con los países que lo circundan. Entonces, ¿para qué ese armamento exagerado? Tanto en la pampa platense como en la jungla amazónica, existen grandísimas extensiones roturables que, de serlo, acrecentarían extraordinariamente la riqueza de ambos países.

Un solo «Mirage V» importa el precio de mil tractores, y un solo carro de asalto AMX docientos máquinas labradoras. Entonces ¿por qué dejar la política de paz y trabajo en abandono, para librarse a la política nefasta del armamentismo, a la peligrosa «carrera de los armamentos»? Porque todo es empezar; luego, la ambición despierta, y si Brasilia adquiere «quince», Buenos Aires ambicionará «veinte», o viceversa. De las otras Repúblicas, en estado más precario, poca mención para el caso. Una competencia armamentista entre Chile, Perú, Venezuela, Ecuador, Colombia, Bolivia, etc., parece inconcebible, pero en materia de Estados todo error fundamental es posible. En todas partes hay locos para presidentes o presidentes en trance de egolatria enfermiza. Cuando se dispone de armas se las limpia, engrasa y acaricia; ningún poseedor de ellas desea que embohezcan; de lo cual puede resultar una guerra que, sin esas preparaciones absurdas ningún estado se explicaría. Sin pistola en las manos, el niño no causa preocupaciones. Con ella, un disparo inconsciente, pero mortal, entra en los límites de lo posible.

Si ningún país sudamericano alienta ideas agresivas contra sus vecinos; si las guerrillas interiores, o de «maquis», no exigen medios de combate desorbitados, ¿por qué, volvemos a preguntar, el inicio de una competencia armamentista en países necesitados de elemento fabril y no de ingenios propios para la destrucción y la muerte? ¿Por qué no precipitar un estado de paz equitativa, igualitaria, en lugar de mantener unas situaciones de miseria y de semiculdadania en el fondo popular de todas esas naciones?

Nadie responderá a estas preguntas, por supuesto. Los sátrapas irán «desarrollando sus ambiciones y los pueblos aguantando los caprichos tan desmedidos como peligrosos de aquellos. De momento Estados Unidos trata de recuperar el mercado armamentista sudamericano ofreciendo material bélico a precios más ventajosos que franceses, ingleses y rusos. Perú ya ha adquirido fierros fabricados en Europa y no es caso de que las demás Repúblicas continentales hagan lo propio. Estados Unidos prescindirán de sus escrupulosos (interesados o desinteresados) de primera hora, y armará tanto que pueda a esas naciones que en el pacto de presidentes en Punta del Este conviniere en una política de paz y no de armas. No resulta así, y un día habrá de verse a lo que la desatentada conducta de ahora conducirá, para desdicha de todos.

Como los pueblos permanecen dormidos, su despertar puede ocurrir en hora tardía.

COLONIAS EXTRANJERAS EN EL SUELO HISPANO

MUY puestas en razón son las consideraciones que en el diario «ABC», de Madrid, ha hecho recientemente el escritor Guillermo Díaz-Flajá, aludiendo, hoy que tanto se habla de Gibraltar, a que ya no es solamente el Peñón que puede considerarse como colonia extranjera en España. Aduce: «Gibraltar es una anécdota geográfica, allá en el rabo por desollar de nuestra Península. Pero hay muchos otros Gibraltares repartidos a lo largo y a lo ancho de nuestra piel de toro. Y éstos — a diferencia de otros — son voluntarios.»

En efecto, hay localidades como, por ejemplo, Torremolinos, Palma de Mallorca, Sitges, o Alicante, con preponderancia de norteamericanos, ingleses, alemanes, o acudados fascistas franceses, fugitivos de Argelia. En las costumbres, en el ambiente, se tiene hacia ellos un trato reverencial, una deferencia servil, una admiración de pagzatos. En algunas poblaciones hay diversos establecimientos, ostentando rótulos indicados en tres o cuatro idiomas exceptuando el español.

«LA FALACIA DEL MARXISMO»

Frente al marxismo ya sabemos que se ha escrito y se escribe, poniendo en evidencia las contradicciones de sus concepciones teóricas; los sofismas en que están envueltas, y las deficiencias de consideración que en ellas destacan. En lo que al rumbo, en tanto que partido político como es el comunista, que encarna el marxismo, ocurre lo propio. Se han historiado hechos, se han analizado tácticas de actuación evidenciando todo ello lo justificado de una repulsa, de una firme desaprobación emanando de todo aquel que, sin alharacas ni sofismas que huelan a demagogia, es partidario de la justicia social, y, por lo tanto, adversario de todo lo que sea, como dicen los franceses, «bourrage de crânes», y brutalidad totalitaria.

Podría citarse a este respecto buen número de obras, enfocando la crítica antimarxista desde distintos ángulos de visión. Notables todas estas obras al considerarlas en su conjunto, mas motivando el tener necesidad de diversas lecturas, libro tras libro, de querer tener una idea un tanto global del tema de referencia. De ahí que para un lector atento, pero consintiendo a dividir sus disponibilidades de tiempo en diversas y apremiantes actividades, puede ser de valor muy estimable el libro que, en español, acaba de publicar Gastón Leval, con el significativo título de «La falacia del marxismo» (a nombre del autor, 33 boulevard Edgard Quinet, Paris (14^e). Place su lectura dado que, inspirada la concepción del libro en tanto que doctrina y en tanto que realidades de comprobado orden práctico, Leval ha conseguido, con agilidad de análisis y sentido positivo, condensar, ofrecer una síntesis de cuanto pueda interesar, en tanto que substancia vital, de lo que al marxismo se refiere. Vale decir también que a tenor de la experiencia que ofrece la actuación comunista en la etapa de insurgencia de la España de 1936 el autor se extiende en una serie de consideraciones, en apoyo de sus conclusiones acerca del papel nefasto que por doquier ha desempeñado el comunismo.

Cuando no hace mucho se pudo comprobar que algún que otro elemento actuando en sector bien diferente a los de orientación marxista, evidenciando la ausencia de una metódica comparación entre los postulados del anarquismo y los del marxismo, adjudicaba valor singular a las ideas expuestas por Marx y En-

gels, en el libro «La falacia del marxismo», pueden los no advertidos hallar curiosas deducciones. Deducciones avaladas con una copiosa documentación, para significar que mucho, pero mucho antes que apareciera el tan llevado y traído «Manifiesto comunista», hombres de estudio, pensadores, de Francia, de Inglaterra, de Alemania, expusieron, con solidez de argumentación, todo y bastante más de lo que pueda haber de interesante, de original, en el aludido «Manifiesto».

Sobre el método dialéctico, del que con tanta hinchazón pedantesca nos hablan los intelectuales marxistas, en las páginas del libro se nos ofrece una metódica referencia, desde Heráclito hasta Hegel, al través de copiosa cantidad de filósofos, dichos en las hipótesis más sutiles, para llegar no pocas veces a elucidaciones abstractas, que hoy consideramos como cosa trivial. Apegado a determinadas concepciones hegelianas, sabemos que el marxismo ha creado su cuerpo doctrinal, su filosofía: Pero los puntos más endebles del marxismo, supuesto «científico» por sus panegiristas, aparecen bien claros en el libro que nos comenta; como los notables errores de cálculo en lo relativo a la economía. También los factores que en el orden histórico han dado un mentis al marxismo. Y todo ello examinado a conciencia, con aportación de datos sacados de las obras de los propios teóricos del marxismo por los cuales saltan a la vista las contradicciones, e incluso el «manifiesto» puesto en juego para hacer figurar como blanco lo que ha sido negro.

Pero ya no es solamente la armazón teórica en que apoyan sus contundentes afirmaciones los comunistas lo que notamos que suena a hueco, lo que percibimos que es endeble y hasta falso. El lector, en los capítulos de la obra titulados: «El totalitarismo intelectual» y «El infierno totalitario» puede percatarse de lo que ha sido y es la actuación de quienes arguyen la descomunal falacia de la redención del proletariado. Aparece la ignominia de los campos de concentración. La esclavitud por el trabajo forzado; el hambre, la desolación, la muerte. Desfila como una visión alucinante al través de las páginas. Y la mayoría de relatos proceden de quienes de buena fe creyeron en las virtudes del comunismo!

Y como corolario, en pos de buscar el fundamento, la causa primera que engendra el virus del totalitarismo, el autor afirma y prueba que ella radica en la existencia del Estado.

CONSIDERACIONES

EL HAMBRE EN EL MUNDO Y LA GUERRA

SE sugieren tres maneras de paliar el hambre en el mundo: suprimir los presupuestos de guerra y destinar su importe a ayudar a los países pobres — considerados o retrasados — económicamente. Limitar los nacimientos. Enviar todos los sobrantes alimenticios, a los países que padecen hambre y emplear a los parados forzados en obras útiles a tal fin.

Ninguna de las tres es otra cosa que, simples paliativos. La supresión del hambre verdaderamente, no interesa en general a los gobiernos; la del paro forzoso tampoco, ya que en él, con su amenaza se van contentando — aunque se a a duras penas — las necesidades de todos los pueblos, cada día mayores y que entienden con razón tener derecho a un mayor disfrute de las riquezas que en rigor a todos pertenecen. La limitación de nacimientos choca con toda una serie de creencias religiosas difíciles de vencer. Además ciertos políticos afirman con aplomo y sobre todo con la «mayor desfachatez que solo el aumento de población puede acabar con las crisis económicas, lo que está probado que es muy dudoso. ¿Para qué el enviar ciertos productos sobrantes a algunos países que van muriendo — a pesar de ello — lentamente de hambre? Pues a impedir que los precios bajen y con ello la capacidad adquisitiva aumente, lo que parece estar en contradicción con la política del capitalismo, a la que no se opone, en términos generales, ningún gobierno.

(Un lúcido: «La colección de una casa de costura, cuesta unos ochenta millones — viejos —. Un traje de señora a la moda corriente, cuesta unos trescientos mil frs. Un traje de alta moda, de cuatro a cinco millones») «Para ganar la última guerra los Aliados pusieron en obra una considerable suma de medios técnicos, financieros y humanos. Combatientes voluntarios, científicos, investigadores, trabajadores. ¿Habrá de deducirse que para una obra de paz, la mayor y más urgente, los hombres se incapaces de movilizar todas las energías y hacer prueba de tanto coraje como hace veinticinco años?» «Es tan torpe el hombre que en lugar de matar el hambre en el mundo, prefiere seguir matando a sus semejantes, porque así lo entienden quienes de la guerra y en su nombre viven, ya que para ello se desprendieron de todo sentimiento humano? Pobres pueblos que no quieren ver, y no quieren ver, en parte, porque es en la preparación y transcurso de las guerras cuando llegan unos cuantos a obtener mayores ventajas, que desuelan de los enormes beneficios recogidos por los eternos enemigos de la Paz.»

De ahí que nos pareciera tan simpática la caricatura aparecida en un periódico regional. En ella se veía un «estado» de mujeres (era antes de «Noel»), representando toda una va-

De ahí lo exactamente razonado de la premisa que declara así: «Para nosotros, esencialmente el Estado nace de la autoridad ejercida por el hombre sobre el hombre.» Ahí está la raíz del mal.

Al respecto de acuerdos y errores alrededor de lo que representó en España la pasada etapa de convulsión revolucionaria, algo se dice como apéndice de la obra. Se pone de relieve la trascendental importancia que tuvieron las colectivizaciones, lo cual puede ser un veneno de enseñanzas para el futuro, habida cuenta también de que en el porvenir pueden brotar formas de convivencia con atisbos de novedad, o renovando matices añejos, de los que tan rico fue el pasado hispano, como bien lo puso en evidencia Joaquín Costa.

Confieso que algunas veces no he compartido, he despreciado de algunas apreciaciones, en torno a las ideas libertarias, del compañero Gastón Leval. Ahora, con la misma franqueza confieso también, tras la lectura de «La falacia del marxismo», que su libro me parece una magnífica aportación a la lucha contra el más extendido y pernicioso de los totalitarismos de la época actual.

LA SENCILLEZ DE MARIA CURIE

El centenario del nacimiento de Maria Curie ha dado ocasión de comentar, una vez más, su reconocido talento en aquellas especialidades científicas, en las investigaciones a las que dedicó los mejores años de su vida, primero como atenta colaboradora de su marido; luego, fallecido el que fue su compañero, en el hogar y en las experiencias de laboratorio, creando y dirigiendo l'Institut du Radium, dedicado, como se sabe, a los estudios y experimentaciones físico-químicas. Quienes asistieron a sus cursos y conferencias han referido su competencia que hizo alcanzara renombre internacional.

Pero lo que en ella constituye un relevante galardón, es la sencillez, la modestia que le era característica. Cualidad de la que fue espejo su rostro, de expresión bondadosa, de mirar melancólico. Cuando tantos hay a quienes ciega la pretulancia, el engrimeamiento de considerarse superhombres, es encantador, es alucinante, tiene una virtud ejemplar, comprobar como personas de inteligencia nada común, admirados por sus profundos conocimientos, se han comportado con sencillez, han dado pruebas de modestia.

«El que más nos entristece es que tantas madres prefieren a otros, esos juguetes-armas en miniatura, o en tamaño natural para sus hijos. Porque luego resulta que al llegar a la edad correspondiente, si sus vástagos, caen, todo son lágrimas y lamentaciones. La misma sociedad que tanto grita cuando se llevan a cabo atentados de toda clase contra la propiedad, es la que procura a la juventud libros y revistas, cine y televisión, exaltando el crimen, el robo, la violencia, la barbarie y pocsos son los que de ello protestan.»

Echar toda la culpa al Estado, a todos los Estados o gobiernos, es lo que se dice salirse por la tangente, ya que si subsisten es porque se prefiere ello en concepto de «mal menor» y además porque sin delitos, ni hambre, ni ricos y pobres, «sin guerras y otras complicaciones, sin robos, ni propiedad, ni explotación, sin partidos que todo lo embarullan, ¿qué sería de los estados y de los gobiernos y sus servidores?»

El hambre y la guerra solo desaparecerán de la superficie del mundo, cuando la humanidad quiera dedirirse a ello seriamente. Y si los estados son un inconveniente, si el capitalismo se opone, ¿qué mejor que disponernos a organizar la vida en sus aspectos de producción, intercambio, distribución y consumo prescindiendo de unos y otros? Cuando preguntaron a Proudhon qué pondría en lugar del Estado, de la policía, de los grandes poderes políticos — y económicos —, respondió: «¡Nada! La sociedad es el movimiento eterno. No necesita ni leyes ni legisladores. Las leyes en la sociedad son como la tela de araña en la colmena; solo sirven para cazar abejas.»

«Si la ignorancia de la ley, no elude su cumplimiento», para estar al corriente de todas nuestra vida entera sería insuficiente. ¿De dónde sacaríamos entonces tiempo para producir, comer, descansar y sobre todo para que tantos parásitos vivan sin tales preocupaciones, legislando sin fin?»

Julión FLORISTAN

(«El pequeño soldado europeo. Pequeño químico. Y a todo el que compra la panoplia, le enviaremos todos los meses una lista de los países enemigos, puesta al día por nuestros servicios diplomáticos...»)

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF
IMPRIMERIE DES GONDOLES
4 et 6, rue Chevreul
94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)